

La haine du 3/6 1947

12/43

SC

Le GUIDE de l'auditeur 5^e de T. S. F. mon programme en soirée partout Le VENDREDI

Le numéro : 8 francs

Mardi 3 Juin 1947.

PRÉFÉRANT L'EGYPTE à la COTE d'AZUR

ABD EL-KRIM

va-t-il s'engager sur le sentier DE LA GUERRE SAINTES ?

ABD EL-KRIM, gracié récemment par notre gouvernement, devait débarquer dimanche à Marseille, du navire australien Katoomba, qui le ramenait de la Réunion. Ainsi, après vingt années d'exil, le vieux chef rifain devait-il vivre désormais à Villeneuve-Loubet, ce petit village des Alpes-Maritimes que Pétain a rendu célèbre, dans la villa « Lou Baou » que l'Etat avait louée à son intention.

Mais au dernier moment, coup de théâtre : au passage du navire à Port-Saïd, Abd el-Krim a refusé d'aller en France. Il est resté en Egypte avec ses deux femmes et ses onze enfants.

La Ligue arabe a dû agir...

ABD EL-KRIM, le Riff, le baroud sous un soleil de feu, tout cela c'est de l'histoire qui remonte à la surface lorsque l'on prononce le nom à demi oublié du vieux chef rifain aujourd'hui âgé de soixante-cinq ans. Pendant des années, il a tenu tête à nos troupes après avoir infligé aux Espagnols des sanglants revers. Il a fallu, pour vaincre cet homme et sa poignée de guerriers près de 300.000 hommes : 100.000 Français et 200.000 Espagnols.

Contre Abd el-Krim, nombre de nos grands chefs militaires se sont fait les dents, et lorsque, dans les feuilles jaunies des journaux de 1925-1926, on relit les communiqués des opérations, on retrouve des noms qui devaient par la suite connaître des fortunes diverses. Giraud était colonel, Corap était colonel, Nogué était colonel... Pétain était maréchal.

Abd el-Krim représente non seulement une des phases les plus dures de notre histoire coloniale, mais il fut aussi, dans l'ombre, le personnage central des maintes intrigues, de maintes combinaisons financières. Des affairistes, des aventuriers de tout acabit l'approchèrent, et, pendant un moment, le Riff fut l'enjeu des convoitises des plus grandes nations, et Abd el-Krim un pion entre leurs mains.

Les pierres noires

Les origines de la guerre du Riff, qui remontent à l'époque qui précéda la Grande Guerre, tiennent dans un morceau de charbon...

Vers 1907, le rogui Moulay Mohamed, installé à Selouane, avait comme homme de confiance un commerçant juif de Mellilla, probablement d'origine française, nommé David Charbit. Ce David Charbit lui montra un jour de « grosses pierres noires » que des indigènes du Riff lui avaient apportées.

Du minéral !

Le Riff allait devenir une affaire — au sens commercial du mot — avant d'être une affaire, au sens militaire — une affaire sanglante.

Moulay Mohamed traita alors avec les Espagnols pour la mise en valeur éventuelle de ces gisements, et ce fut le point de départ de la pénible histoire des voisins de la péninsule ibérique.

Désastres espagnols

Jusqu'à lors, le sang n'avait pas coulé, mais, en 1921, le général espagnol Sylvestre entama une campagne de conquêtes qui aboutit à un désastre. Abd el-Krim et ses guerriers réagirent. La dissidence rifaine se transforma en mouvement nationaliste, et l'odeur de la poudre attira alors « sous le soleil marocain » c'est le titre d'une chanson de l'époque — des agents politiques déguisés en prospecteurs et des agents des syndicats financiers camouflés en reporters.

Nous entrons ainsi dans la phase sanglante, apogée de l'extraordinaire carrière d'Abd el-Krim, qui prend le titre d'émir du Riff, souverain d'un royaume de montagnes, de rochers, de ravins et de gorges s'étendant sur 350 kilomètres de long et 80 kilomètres de large.

D'où vient donc cet Abd el-Krim, aventurier pour les uns, héros pour les autres ?

Débuts d'un aventurier

Abd el-Krim est né à Tafersit, près de Mellilla, dans la tribu des Beni Ouriaghel, en 1882, l'année qui précéda la mort d'Abd el-Kader. Il est instruit : il a étudié deux ans dans les « medersas » (universités) de Fez, où, par la suite, il a enseigné.

D'abord allié du rogui Moulay Mohamed, il se mit, en 1903, au service des autorités espagnoles comme agent de renseignements et fit, à ce titre, de fréquents voyages en Espagne. Pendant la Grande Guerre, il est agent secret de l'Allemagne. Il fournit des armes à Abd el-Malek, qui s'est rebellé contre le sultan. Puis les Espagnols l'emprisonnent, pour contrebande et espionnage, à Mellilla. Il s'évade, se fixe à Adjdjir, par la suite, il a enseigné.

Lisez DANS CE NUMERO

PAGE 2 :

L'homme qui donna sa vie, nouvelle Claude Delvincourt, directeur du Conservatoire. J'ai le trac ! déclarait Jacques Thibaud.

PAGE 3 :

Henri Deglane, champion du monde de catch. Le mystère Marcel Déat. Par le trou de la serrure.

PAGE 4 :

La bande Bonnot-Garnier, les bandits tragiques.

PAGE 5 :

Blr Hachem, première victoire française de la guerre. Jean Genest, auteur à succès. Torrents, roman (suite).

PAGE 6 :

La folle vie de Fortunée Hamelin. Faut-il rendre la bague ? Une grande artiste : Mary Grant

PAGE 7 :

L'homme traqué, film raconté.



ABD EL-KRIM vu par CABROL.

et, ralliant plusieurs tribus sous son autorité, leur prêcha la guerre sainte. L'Allemagne lui donne des subsides ; il arme 10.000 guerriers, et c'est ce qui explique que, en 1921, lorsque le général Sylvestre fera campagne contre lui, cette campagne aboutira aux sanglants désastres d'Anoual et de Chechaouen, préludes de beaucoup d'autres.

Le maître de l'heure

Il apparut comme le « Moul es Saa » — le maître de l'heure. — Bravez la mort pour l'amour de Dieu ! proclamait-il à ses guerriers fanatisés. Faites couler le sang et criez : « Révolution ! Révolution ! »

Comment un tel homme a-t-il pu tenir tête si longtemps aux troupes franco-espagnoles ?

Grâce aux défaites infligées aux Espagnols, il s'assura un armement important. La victoire d'Anoual, lui rapporta 200 canons et 20.000 fusils, des milliers d'obus, des millions de cartouches, des autos, des camions, des vivres, des médicaments.

Mais Abd el-Krim reçut aussi des armes de l'étranger. La contrebande était devenue un commerce prospère ; il reçut 16.000 fusils en provenance de Hambourg. Des vapeurs venus de Gibraltar déchargeaient secrètement leur cargaison sur la côte rifaine.

Les agents de l'étranger

Tandis que nos soldats menaient une lutte meurtrière dans ce pays terrible où les cailloux même étaient perfides, les agents étrangers ourdissaient leurs intrigues. Nous avions contre nous les Rifains — de la date l'expression de « Ohleuhs », nom porté par une des tribus les plus irréductibles — mais nous avions aussi contre nous les Anglais, les Américains, les Allemands et les Italiens. Lorsque Abd el-Krim fut sur le point de capituler, les Anglais lui proposèrent de mettre un navire à sa disposition et de le « garer » à tout hasard.

Il y avait aussi les agents de Mussolini, et parmi eux le consul italien de Tanger, qui l'assura que son pays était de cœur avec lui.

Doriot

Mais contre nos troupes et leurs chefs, il n'y avait pas que l'étranger. Il y avait aussi des Français. Le parti communiste, et au premier rang Doriot. Journaux, affiches, meetings, graffiti, tous les moyens leur étaient bons pour dénoncer « l'impérialisme français » pour réclamer « la paix immédiate avec Abd el-Krim ». A vingt ans de distance on retrouve les mêmes mots d'ordre dont ils usent aujourd'hui à l'égard de Ho Chi Minh et du Viet-Nam. Abd el-Krim était un Ho Chi Minh modèle 1926.

Pourtant, en dépit de toutes les intrigues, en dépit de la complicité de la montagne et du climat, en dépit de la ténacité d'Abd el-Krim, du fanatisme et du courage de ses guerriers, vint le jour

où le Moul es Saa — le maître de l'heure — devint Abd el-Krim el-Khatabbî — Abd el-Krim le vaincu.

La reddition

Le 26 mai 1926 il se rendait à nos troupes.

Dans le cadre merveilleux, tourmenté et sauvage d'Imazouen, au nord de Targuist, les troupes françaises étaient rassemblées sur un plateau qui domine un profond ravin. Toutes les populations d'alentour étaient accourues comme pour une fantasia, tandis que deux officiers se rendaient au devant du chef vaincu.

Tout à coup, le cortège tant attendu est signalé. Les partisans se rangent derrière les troupes. Le cortège, entouré de tirailleurs et de spahis, approche et s'engage sur une piste descendant en pente brusque.

Abd el-Krim met pied à terre, franchit un petit tas de pierres qui borde la piste, saute un feu qui vient de s'éteindre et s'avance vers le colonel Corap et le général Ibois.

Rien ne le distingue de ses compagnons ; il est vêtu comme eux d'une djellaba sombre et cette simplicité rustique fait dire à un spahi :

On a dit qu'il était formidable ! Il ressemble aux autres ! La guerre du Riff était finie.

Vingt ans d'exil

Abd el-Krim n'avait pas voulu se rendre aux Espagnols — ses ennemis irréductibles. Selon ses propres termes, il avait préféré se « confier à la générosité de la France ».

Je compte sur elle, déclarait-il par la suite, et je voudrais lui donner les preuves les plus formelles de loyalisme, afin qu'elle me permette de revenir le plus tôt possible.

Mais le 8 septembre, à bord de l'Abda, Abd el-Krim, ses femmes, ses enfants et ses femmes, présentaient le chemin de l'exil. Destination : la Réunion, où une villa était mise à leur disposition comme résidence surveillée.

Vingt ans ont passé. Abd el-Krim est devenu un vieillard ; ses enfants sont devenus des hommes. Pendant vingt ans — oublié du grand public qui avait d'autres sujets de préoccupation — il a été traité, ainsi que le prescrivait le général Bochet, « comme la France sait accueillir un ennemi vaincu ayant fait preuve de qualités militaires ».

Mais au moment où un certain malaise règne dans notre Afrique du Nord, au moment où nos troupes mènent une lutte sanglante en Indochine, était-il opportun d'attirer l'attention du monde arabe sur ce vaincu qui fit un instant figure de prophète et prêcha la guerre sainte ?

Abd el-Krim a lui-même répondu à la clémence par un camouflet.

Prochainement

« La Presse »

publiera un sensationnel reportage sur les personnalités françaises exilées en Suisse

PREMIER ARTICLE :

Du Moulin de Labarthète

L'homme qui donna

A DEUX heures du matin, le comte Raoul de Vinières quitta son cercle, il alluma une cigarette qui lui parut exécrable et qu'il jeta rageusement. Le baccara lui raflait une cinquantaine de mille francs!

Le coup était d'autant plus dur qu'il venait tout juste de parvenir à arracher à sa femme ces cinquante mille francs fondus sur le tapis vert comme neige au soleil. Furieux, le comte Raoul de Vinières avait réusé quelques minutes auparavant, à épouser une jeune fille très richement dotée. Six mois avaient suffi à la comtesse pour être fixée sur les sentiments de son mari, qui, sans vergogne, la trompait avec les premières filles venues. Les représailles étaient à portée de la main de la malheureuse qui, ulcérée, avait simplement fermé les cordons de sa bourse. Dès lors, les jours n'avaient plus été pour elle qu'une longue suite de luttas hideuses à l'issue desquelles le comte parvenait, de temps à autre, à obtenir les quelques billets qui lui étaient nécessaires pour poursuivre sa stupide vie de fétard.

Furieux, le comte s'engageait sur un pont lorsque quelque chose attira soudain son attention : d'un élan, un homme escadait le parapet. Raoul de Vinières s'élança et happa vigoureusement un corps qui, déjà, basculait dans le vide. Durant un court instant, les deux hommes furent poitrine contre poitrine; remis sur ses jambes, le désespéré tituba. Il tremblait de tous ses membres et, dans ses yeux dilatés, se lisait l'horreur de la mort entrevue; son visage était livide et ses traits crispés par une souffrance aiguë.

À l'inconnu, monsieur, dit-il enfin, je crois que les malheureux, arrêtés au moment où ils ont trouvé le courage nécessaire pour en finir, doivent en vouloir terriblement à celui qui les a sauvés. Moi, je vous remercie du fond du cœur. J'allais commettre une lâcheté!

Raoul de Vinières l'entraîna et, presque de force, le poussa dans un café encore ouvert.

— Graves, vos raisons? questionna-t-il lorsqu'ils furent attablés devant deux verres d'alcool.

Il dut insister pour obtenir une réponse. Le visage caché dans ses mains, l'homme pleura; enfin, il releva la tête et parla d'une voix monocorde :
— Je m'appelle Jean Roy, ma femme, que j'adore, qui est ma seule raison de vivre, est tuberculeuse. Depuis deux ans, je lutte pour qu'elle ne meure d'aucun soin. Maintenant, c'est fini. Je sais que ma pauvre petite est perdue. Si elle reste à Paris, dans quelques semaines je serai seul; mais si mes moyens me permettent de l'emmener vers le soleil, je la garderai peut-être un an... deux ans... qui sait?... Lorsque la mort me l'aura prise, aucune puissance au monde ne pourra m'empêcher de refaire le geste que qui vous avez arrêté tout à l'heure!

Les lèvres du comte tremblèrent et une espèce de cruel sourire éclaira sa face attentive.

— Aucune puissance au monde... répéta-t-il lentement. Mécaniquement, un plan s'élabora dans son cerveau. Depuis longtemps, s'était logée dans son esprit, l'idée d'accourir à la table et se pencha. — Ecoutez, murmura-t-il, je ne songe pas à jouer les philanthropes, mais vous venez de me suggérer quelque chose. Je vous propose un marché.

Surpris, Jean Roy releva sa tête lourde.

— Un marché?

— Oui. Je m'engage à vous procurer tout l'argent qui vous sera nécessaire pour vivre auprès de votre femme, dans le Midi, tant que la maladie lui fera grâce. Chaque mois, vous recevrez une somme que nous fixerons. En échange...

— En échange?... répéta Jean Roy, haletant. Mon Dieu!, que puis-je vous offrir?

— Votre vie! répondit tranquillement le comte. Vous êtes bien décidé à vous tuer dès que votre femme sera morte?... Attention... Rafécissez!

— Ma décision est irrévocable. — Parfait. Eh bien! dès que vous serez seul, je vous demande de me prévenir immédiatement. Vous viendrez à mon appel et vous vous tuerez à l'endroit et de la manière que je vous indiquerai, sans demander la moindre explication. Jurez-moi, sur la tête de votre femme, d'accepter fidèlement les clauses de ce pacte et le marché est conclu!

Jean Roy contempla son interlocuteur avec stupefaction, domptant l'espèce de terreur glacée qui se faufilait le long de ses nerfs et répondit d'une voix sourde :
— Je vous le jure!

■ Dix-huit mois après cette rencontre, Raoul de Vinières reçut une dépêche : « Je suis seul. Hâtez-vous de me délivrer. »

Le comte brûla le télégramme à la flamme d'une bougie, puis, rapidement, il rédigea quelques lignes. Son plan avait eu le temps de mûrir et les moindres gestes qui lui restaient à accomplir étaient pour lui, pressés. D'autre part, il savait que sa femme n'avait pris aucune disposition susceptible de modifier certaines clauses du contrat de mariage. Il ne restait plus qu'à agir...

■ Deux cents louis en banque! Bancot, Neuf!

Raoul de Vinières rafla les jetons avec indifférence et s'écarta de la table de jeu. Après avoir furtivement consulté sa montre, il gagna, à pas lents, le salon de lecture. Le jeu, qui battait son plein, avait fait le vide là comme ailleurs; seuls, trois messieurs âgés sommeillaient, disparaissant presque complètement dans de confortables fauteuils de cuir.

Très courtoisement, le comte souhaita le bonsoir à ces amateurs de calme et choisit un siège éloigné, dans un angle de la pièce. Il eut soin de tourner le dos à la porte et s'installa; il alluma une cigarette et ne bougea plus. Malgré tout son sang-froid, il se sentait incapable de lire. L'heure qui suivit fut interminable. À minuit, il se dressa silencieusement et inspecta le salon; les trois mêmes messieurs continuaient leur somme.

À pas feutrés, Raoul de Vinières contourna les fauteuils des dormeurs et quitta la salle. L'œil aux aguets, il longea un couloir désert et, dans un recoin, ouvrit un placard qui servait de vestiaire au personnel. Il enfila rapidement un imperméable, coiffa une casquette et quitta le cercle par l'escalier de service.

Dans la rue déserte, balayée par une pluie glacée, il marcha très vite, rasant les murs et changeant constamment de trottoir pour éviter les passants attardés. En dix minutes, il atteignit son domicile. Une pression sur un bouton déclencha automatiquement l'ouverture de la porte et Raoul passa sans bruit devant la loge des concierges.

Parvenu au troisième étage, il glissa sa clef dans la serrure, ouvrit et se faufila dans l'antichambre. Il referma avec précaution et fit halte un moment. Sous une porte, filtrait une rare lueur. À tâtons, il gagna l'office; ses doigts gantés palpèrent le compteur électrique et rabattirent une manette. Il revint vivement sur ses pas et ouvrit doucement la porte de la chambre de sa femme.

Guidé par le bruit d'une respiration haletante, il marcha dans le noir... Une lampe électrique était accrochée au premier bouton de son imperméable et sa main droite serrait fortement la crosse d'un revolver...

... Raoul de Vinières se coula hors de la chambre, retourna à l'office et redonna le courant. Dans l'antichambre, il alluma sa torche électrique, promena le faisceau lumineux sur ses vêtements et sourit avec satisfaction.

Il sortit sans hâte et, empruntant de préférence de petites rues désertes, regagna tranquillement son cercle. Il entra par la porte de service, se déshabilla, se changea et se dirigea vers le salon de lecture. Il retrouva les mêmes occupants et se laissa tomber dans son fauteuil.

Il était exactement minuit quarante-cinq. D'une main ferme, Raoul alluma une cigarette et passa en revue tous les gestes qu'il venait d'accomplir... Pas un point faible, pas une fissure! Ce qui restait à faire n'offrait plus aucune espèce de difficulté.

Patiemment, il laissa couler un quart d'heure, puis, il se dressa et poussa une bruyante exclamation qui fit sursauter les dormeurs.

— Fichtre!... s'écria-t-il en riant. Je m'étais endormi!

— Bah!... Nous avons sûrement réalisé une belle économie! dit son plus proche voisin. Ici, notre portefeuille ne risque rien, tandis que là-bas...

Du doigt, il désigna les salles de jeu d'où montait une rumeur anormale.

Une grosse partie en cours, sans doute! répondit le comte en prenant congé. Je vais voir ça!

Il se montra à plusieurs tables, risqua quelques billets, fit des tirages téméraires et gagna une vingtaine de mille francs. À une heure quarante, il s'en alla. Il révéla la préposée au vestiaire et chargea le groom de lui découvrir un taxi.

Lorsqu'il descendit de voiture, son premier coup d'œil lui permit de découvrir une silhouette collée contre un mur. Il régla le chauffeur, attendit que le taxi eût disparu et fit signe à l'homme aux aguets qui approcha lentement.

— Vous êtes exact! constata le comte. Vous êtes là depuis longtemps?

— Je viens d'arriver, répondit la voix morne de Jean Roy.

— Avez-vous brûlé ma lettre?

— La voici. Vous le ferez vous-même.

Raoul scruta la physionomie glacée qui était devant lui et murmura :

— Il me paraît inutile de vous demander si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions!

— Tout à fait inutile. Suivez-moi.

Le comte fit claquer la porte derrière lui, lança son non d'une voix forte et prit l'ascenseur.

Le comte fit claquer la porte derrière lui, lança son non d'une voix forte et prit l'ascenseur. Il s'engagea dans le couloir. Ses yeux étaient éteints et son visage sans expression; ses traits figés ne reflétaient nulle curiosité et l'on eût dit, tant sa face blême apparaissait dépourvue de tout sentiment humain, qu'il n'était qu'un automate que le comte manœuvrait à sa guise.

Raoul l'introduisit dans la chambre de la comtesse et alluma le plafonnier. Jean Roy jeta un cri et recula.

— Là... là... balbutia-t-il en tendant un doigt tremblant.

— Eh bien? fit froidement Raoul, sans même se retourner.

— Cette femme... C'est affreux!

— Que vous importent! Tenez, prenez...

Malchanceusement, Jean Roy prit le revolver qu'on lui tendait, puis, frappé par une idée, il vérifia vivement le barillet de l'arme.

— Une balle a été tirée! s'exclama-t-il.

— Et après?... En quoi cela vous regarde-t-il?... Auriez-vous oublié nos conventions?

Livide, luttant contre la fureur qui l'envahissait, Jean Roy serra les poings et répondit d'une voix sourde :

— Non. D'ailleurs, que m'im-



— Cette femme... là!... Mais...

Rum

Le porc-salut...

JUSQU'À nouvel ordre, les Parisiens tiennent M. Ramadier pour sérieux et ennemi des fantaisies. Mais que penser de ce qu'il vient de déclarer :

— L'an prochain, nous aurons peut-être autant de viande qu'avant guerre.

Grâce au cochon « familial » paraît-il, plus fécond que le cochon « industriel ». Nous serions alors sauvés! Nous, on veut bien; on attend la réalisation des pronostics etc... « cochon » qui s'en dédit!

40° au soleil

LA chaleur s'est abattue sur Paris. Les passants cherchent l'ombre; les tailleurs des élégantes ont fait place aux robes légères et vaporeuses.

Les piscines regorgent de semi-nudités en cours de cuisson. La Seine accueille ceux qui fuient les foules des établissements autorisés.

Paris a chaud, Paris boit des milliers d'hectolitres de bière. Crac! On annonce pour bientôt une pénurie de bière. Le gouvernement n'avait pas prévu les chaleurs!

Les martyrs

LES plus malheureux sont ce fou du ciel sent les agents, serrés dans leur chaud uniforme. Ceux de service aux miradors des grands carrefours ont des visages de martyrs sur un bâcher.

Pas le droit d'enlever le képi! et que de gestes à faire pour régler une affolante circulation!

Aux Champs-Élysées, un agent captif dans sa cage de fer, envoyait un gamin lui chercher un demi. Mais lorsqu'il s'apprêta à le boire, un brigadier survint. Pendant une demi-heure, le demi chauffa, caché dans la cage!

Bonne chance, Monsieur!

APRÈS quelques semaines d'interrogatoire, les Parisiens ont un nouveau préfet de police, M. Léonard. En général, Paris aime bien l'hôte de la Cité, depuis le passage du « petit père Lépine », un courant de sympathie s'est établi.

Lorsque M. Léonard s'est rendu à l'Étoile saluer l'inconnu, la curiosité des Parisiens était plus affectueuse que jamais. « Dame! il a eu le courage d'accepter cette



Durant un court instant les deux hommes furent poitrine contre poitrine.